

1890 – Le voyage à Sakhaline, une itinérance littéraire¹

S'intéresser au voyage de Tchekhov à Sakhaline en 1890, c'est faire sien l'étonnement chargé d'inquiétude de ses contemporains face à ce qu'ils prirent pour une folie.

Seule et unique expérience de l'écrivain-médecin dans la région du « *Dal'nij Vostok* » autrement dit l'Extrême Orient., ce n'est pas le premier en encore moins le dernier des déplacements tchékhoviens, tant s'en faut. Anton Pavlovitch ne tient pas en place, il « court » de Moscou à Pétersbourg, visite la Crimée, suit la « route militaire » qui traverse le Caucase et se rend à Bakou... Tout cela avant 1890. Trois mois après son retour, et à peine remis de ses fatigues, le voici reparti pour l'Italie... Par la suite, les « excursions » sont incessantes, qui le mènent à travers l'Europe jusqu'aux portes de l'Espagne, en Italie de nouveau, à Paris, à Nice où il séjourne plusieurs mois à chaque fois, en Russie jusqu'à l'obligation thérapeutique de vivre à Yalta – *sa chaude Sibérie* – d'où il s'échappe régulièrement pour se rendre à Moscou puis en Allemagne où il meurt à Badenweiler en 1904.

Les raisons de cette équipée restent encore obscures de nos jours – mort de son frère Nikolaj, envie de solitude, besoin de se prouver qu'il peut s'étonner lui-même (il a déjà eu 11 hémoptysies avant le départ et connaît parfaitement les raisons de sa maladie et leur suite inéluctable même s'il s'en cache auprès des siens.)

Plus prosaïquement, Tchekhov succombe-t-il tout simplement à un rêve d'espaces inconnus ? À un égarement de l'esprit qu'il nomme non sans humour « *Mania Sacchalinosa* » ? Ou encore à une mise en danger dans une vie qui lui a déjà apporté la reconnaissance de ses pairs – il a reçu le prix Pouchkine en 1887 pour son recueil « *Dans les ténèbres* », écrit « *La Steppe* », « *Ivanov* », son premier *opus* théâtral a été joué sur une scène moscovite, le théâtre Korch, en 1887 également, il est un écrivain lu et apprécié depuis que l'écrivain et critique Grigoriovitch l'a sommé de ne plus galvauder son talent dans une littérature sans envergure, Aleksej Souvorine le publie – il est enfin un médecin installé dans sa commode à tiroirs de la Sadovaja Kudrinskaja, et vit déjà confortablement, bien qu'il ne cesse de pester contre les maudits roubles qu'il lui faut gagner coûte que coûte...

Parentèle et amis proches prennent le voyage pour une entreprise particulièrement hasardeuse en ces années où le Transsibérien n'existe pas encore. Tous le dissuadent de partir, un seul, Aleksej Souvorine², lui délivre, de guerre lasse, un laissez passer de journaliste, sauve-conduit qui lui permet de se déplacer dans l'Empire. Les autorités russes et le gouvernement ne lui ont octroyé en effet aucun *propusk*, peu désireux de le voir mettre le nez là où il ne faut pas et dénoncer des pratiques que l'on préfère cacher.

La question du bain est d'importance en ces années en Russie tsariste, synonyme qu'elles sont, de répression face à la montée des poussées révolutionnaires.

À tous, il répond non sans humour :

¹ Anton Pavlovitch Tchekhov, « *Lettres de voyage, Moscou, Sakhaline, Moscou* », Paris, éditions L'Harmattan, 2009, traduction et préface de Françoise Darnal-Lesné, 200 p.

« *Correspondant de guerre* », Paris, éditions L'Harmattan, 2012, traduction et préface de Françoise Darnal-Lesné, 70 p.

« * le de Sakhaline* », Paris,  ditions Gallimard, 2001, traduction Lily Denis, préface de Roger Grenier, 553 p.

Colloque international Association franco-britannique pour la culture russe, « *Je et les autres dans les lettres de Sakhaline* », Université d'Aix-en-Provence, 2008, in www.comprendre-tchekhov.fr.

² Aleksej Souvorine : 1834-1912, écrivain, publiciste, dramaturge, éditeur et ami de Tchekhov. Propriétaire du journal « *Temps Nouveau, Novoje vremja* ». Il fait la connaissance de Tchekhov en 1885 et le publie à partir de 1886. Na t alors une amitié de dix-sept années et une correspondance (337 lettres de Tchekhov sont archiv es, les lettres de Souvorine lui ayant été rendues à sa demande). Cette amitié est souvent jugée choquante car le journal est la bête noire de l'intelligentsia pour son conservatisme chauvin et sa docilité envers le pouvoir. Cette ligne politique mettra fin à l'amitié entre les deux hommes suite à l'affaire Dreyfus et les prises de position de Souvorine, de même que pendant les manifestations étudiantes.

« Je veux simplement écrire cent ou deux cents pages et payer ainsi ma dette envers la médecine, à l'égard de laquelle je me comporte, vous le savez, comme un vrai porc... [...] Je suis ukrainien et déjà j'ai commencé à m'adonner à la paresse. Il faut se mater. Admettons que mon voyage ne serve à rien, qu'il soit entêtement et caprice ; réfléchissez un peu et dites-moi ce que je perds en partant ! »

Tchekhov, il faut le souligner, n'est ni le seul intéressé ni un précurseur dans son désir fou de se rendre à Sakhaline. Mais reste le seul à tenter le voyage en 1890...³

Faisant écho à l'Abolition du servage en 1862, le bagne et la relégation sont, en effet, un questionnement sociétal en Russie tsariste depuis la réforme judiciaire de 1864. L'ancien système était archaïque, bureaucratique, pesant et corrompu. La mesure la plus importante consiste à séparer les tribunaux de l'administration. La justice devient ainsi une branche à part entière des pouvoirs publics. Les juges ne peuvent être révoqués ou mutés qu'en vertu d'une décision judiciaire. Cette réforme crée en Russie l'ordre des Avocats qui va très vite jouer un rôle public de premier plan. Il n'y a désormais que deux procédures possibles, l'une normale et l'autre abrégée. Les crimes graves sont jugés par un jury tandis que les délits et litiges mineurs relèvent des juges de paix. Tous les Russes sont égaux devant la loi et devraient être traités de la même manière. Portée par le ministre de la Justice, Dimitri Zamiatnine et son adjoint Serge Zaroudny, elle est la réussite des « grandes réformes ». Pratiquement du jour au lendemain, le système judiciaire russe qui était un des plus iniques, devient l'un des meilleurs du monde civilisé⁴.

Une des conséquences en est l'abolition de la peine de mort. Il y a donc davantage de prisonniers, qu'ils soient criminels ou politiques. Et la Sibérie est, pour ainsi dire, devenue trop petite (les Décembristes ont été internés à Tchita, Dostoïevski à Omsk), et les camps de la Kolyma n'existent pas encore.

Obligation est faite d'élargir le bagne préexistant de Sakhaline dès 1870 avec l'idée d'une colonisation ; les forçats, ayant purgé leur peine, ne pouvant revenir en Russie, deviennent des relégués puis des colons que l'on parque à Sakhaline. Primo, entourée par une mer glaciale, on ne s'en évade pas facilement. Secundo, le pouvoir est persuadé que son territoire est riche (mines, terrains vierges, pêche). On multiplie donc les convois de déportés... jusqu'à alerter la conscience collective au point que nombre d'enquêtes sont faites et paraissent dans les journaux⁵.

Tchekhov semble entrer de plain-pied, dès sa décision prise de se rendre à Sakhaline, dans une « guerre » de dénonciation du bagne avant même que de partir – il utilise ce terme précisément, puis, lors du voyage, fait référence à l'*asiatchina* qui se déchaîne contre lui, due aux éléments de la nature en furie, mot composite qui fait écho à l'*opritchina*, déferlante soldatesque particulièrement meurtrière pendant le règne d'Ivan le Terrible.

³ Lire à ce sujet, la préface de Sophie Lazarus, dans « *L'île de Sakhaline* », éditions Cent pages, Grenoble, 1995.

⁴ Nicholas V. Riasanovsky, « *Histoire de la Russie* », Paris, Robert Laffont, 1994, p. 406-410.

⁵ Sophie Lazarus, dans sa préface de Sakhaline aux éditions cent pages, écrit : « Après le « mouvement migratoire » né à la suite de violentes critiques contre la colonisation réalisée sur la base de la déportation, des collectes et comités de bienfaisance en faveur des migrants s'étaient multipliés. En 1889, l'opinion fut ébranlée par la « tragédie de Iakoutsk », nom sous lequel est l'existence le suicide collectif de déportés politiques qui mit fin à l'existence du bagne de la Kara. Il y eut la même année la lettre ouverte de M.K. Tserbikova à Alexandre III, publiée à Genève, diffusée clandestinement en Russie et dont Tchekhov avait eu connaissance. Dans la presse étrangère également avaient paru des articles à ce sujet, qui avaient mis le gouvernement russe en accusation et provoqué son mécontentement. George Kennan, notamment, un journaliste américain, à la suite de son second voyage en Sibérie en 1885, avait publié à partir de décembre 1887 une série d'articles dans une revue américaine (The Century Illustrated Monthly Magazine), qui parurent en volume en 1891. Le livre fut interdit en Russie, ce qui n'empêcha pas ses traductions russes d'y pénétrer clandestinement et de connaître une large audience. Tchekhov avait été très troublé par les récits de Kennan qu'il connaissait avant leur publication officielle en Russie, autorisée en 1906 seulement ».

« Dans votre lettre – écrit-il à Souvorine, le 9 mars 1890 – vous me dites que Sakhaline n'est utile à personne ni intéressante pour quiconque. Puisse cela être vrai ! Sakhaline est inutile et inintéressante à la seule société qui n'enverrait pas des milliers de gens et ne paierait pas pour les hommes qu'elle expédie là-bas. Sakhaline est un lieu d'insoutenables souffrances... Je regrette de ne pas être sentimental, car je dirais que Sakhaline est un lieu où l'on devrait aller en pèlerinage comme les Turcs vont à La Mecque... Non, je vous assure, Sakhaline est utile et intéressante et on peut seulement regretter que ce soit moi, et non quelqu'un d'autre plus au fait des choses et surtout plus apte à réveiller l'intérêt de la société qui aille là-bas... ».

S'intéresser au voyage, c'est aussi s'interroger sur le genre de *Sakhaline*. Serait-ce un essai purement scientifique où les spécificités d'écriture tchékhoviennes ne laisseraient pas leur empreinte ?

Sans pour autant occulter le témoignage historique et sociétal, voire politique de ce brûlot qui mit à mal tout un chacun, de l'intelligentsia aux portes du pouvoir et oblige la justice tsariste à des aménagements, mettre en avant les procédés littéraires qui innervent les textes, peu explorés jusqu'à nos jours, est le propos de cette intervention.

L'équipée de Moscou à Sakhaline couvre quelque 12 000 verstes (environ 12 000 km et 6400 à vol d'oiseau) et débute en mars 1890 pour se terminer en décembre de la même année (soit 3 mois de voyage, trois mois et deux jours sur l'île, et retour par bateau par Vladivostok, Hong Kong, Singapour, Ceylan, Le Sinaï, le Canal de Suez, la mer Égée, le détroit des Dardanelles, la mer Noire et Odessa où il reprend le train pour Moscou). Neuf mois au total.

Anton Pavlovitch a voulu de toutes ses forces, suivre l'itinéraire qu'empruntent les condamnés, tête rasée et fers aux pieds, et supporter ce que l'imaginaire collectif sait être un premier enfer sur terre, le *Trakt* ou *Vladimirka*.

Train jusqu'à la Trinité St Serge, vapeur sur la Volga à bord de « l'Alexandre Nevski » (p. 54), puis sur la Kama à bord du « Perm-Nijni » (p. 61), étapes en tarantass ou à cheval jusqu'à Ekaterinenbourg (p. 64), Tioumen (p. 71), Ichim (p. 73), Krasnoïarsk (p. 110), Irkoutsk (p. 115), Baïkal (p. 132), Nikolaïevsk (p. 160), relais sur les routes, bacs pour traverser les fleuves, voitures postales, traversée de champs inondés (p. 74, 90). Il achète une voiture qui ne cesse de se rompre dans les ornières (p. 95), puis navigue en vapeur, « L'Ermak », sur l'Amour (p. 137), puis « Le Baïkal » dans le détroit de Tartarie (p. 161).

Il a 30 ans. Subit la morsure des punaises (p. 136), la nourriture infecte (p. 99), la fatigue incessante, le manque de sommeil (p. 101), le linge sale (p. 125), les insultes des bateliers (p. 20, I), la peau qui se change en « écailles de poisson » (p. 119) à cause du vent, de la poussière et des toilettes rudimentaires...

Il s'agit de la confrontation entre un seul et même héros, Sakhaline⁶, et un narrateur « je », (Я), Tchekhov.

Le tout écrit selon un procédé littéraire que Tchekhov expose à son frère Aleksandr pendant l'écriture d'Ivanov en 1887 : « *Je mène tout l'acte tranquillement et doucement, mais à la fin, pan dans la gueule du spectateur* ».

Il est parti le 21 avril et jusqu'au 7 mai, ses impressions ne nous sont connues que par des lettres.

À l'exaltation du départ « *je disparaissais* » suivi de « *Si les ours et les bagnards ne me mangent pas à Sakhaline, si je ne meurs pas d'un typhon au Japon ou de la chaleur à Aden, je reviendrai en décembre et me reposerai sur mes lauriers en attendant la vieillesse dans la plus totale oisiveté.* » (à Leontiev, 16 mars 1890),

succède un autre discours, changé dans ses intonations car l'homme change.

Le voyageur fiévreusement en quête d'un ailleurs qui lui semble s'éloigner au fur et à mesure qu'il avance, fait face en effet à un nouvel environnement spatial et temporel, inconnu de lui jusqu'alors.

Se mettent en place, c'est une évidence, les schémas selon le principe d'une opposition des contraires, observé dans tout texte tchékhovien dès les débuts littéraires et qui mène à un résultat paradoxal quant à la convention.

D'un côté, un monde clos où Tchekhov se réfugie face aux intempéries (cabine de vapeur, voitures postales, relais de poste, barques, tarantass).

De l'autre, la vastitude de la Sibérie.

Nous assistons *de facto* à la confrontation de l'ici et du là-bas, du dedans et du dehors, selon le modèle archaïque qui remonte aux contes de fées, la maison *versus* la forêt. Rester dans la maison, est synonyme de vie, se rendre dans la forêt, annonce de mort car elle est le domaine de la sorcière, des esprits malfaisants, des loups.

Or, qu'observons-nous dans la poétique ? Et dans ces lettres en particulier ?

Rester dans la maison, équivaut à mourir psychologiquement à petit feu, couvé par une parentèle qui étouffe toute manifestation, d'où qu'elle vienne. Aller dans la forêt est au contraire, renaissance, voire résurrection.

N'est-ce pas parce qu'elle s'enfuit à Moscou rejoindre l'homme qu'elle aime que Nina, « *La mouette* » devient maître de sa vie, même si « *cette vie est grossière* » ? N'est-ce pas parce qu'elle quitte la maison familiale que Nadia, « *La fiancée* », trouve son intégrité en tant que personne humaine ? Et que Kleopatra, « *Ma Vie* », tournant le dos à une existence d'emmurée, découvre « *qu'à la loi patriarcale, on peut substituer l'amour* » ?

Dans ces lettres de voyage, la maison est la Russie traversée en une petite semaine, pour s'enfoncer dans la forêt qu'est la Sibérie où il survit plus de deux mois, du 29 avril au 11 juillet, date de son arrivée à Sakhaline. On lui avait déconseillé de partir, puis devant son insistance, on avait exigé qu'il prît un revolver et un couteau pour se défendre...

Que découvre-t-il sinon le retournement de la convention, et donc la subversion du schéma traditionnel dans la représentation du *topos* conformément à toute la poétique où il est érigé en matière de pensée, et ce, alors qu'il signe encore Antocha Tchekhov.

⁶ Sakhaline est ainsi le centre de gravité qui focalise le héros, comme l'est Ivanov dans la pièce éponyme, selon la dramaturgie de Tchekhov en ces années, avant qu'il ne choisisse d'atomiser le nœud de l'action, mettant ainsi un terme au destin du héros unique en donnant un poids égal à tous les intervenants.

Lorsqu'il était à Moscou, alors qu'il était entouré de sa parentèle et semble-t-il protégé, il était prisonnier de son environnement le plus immédiat, des *a priori*, du mensonge, des illusions, de la tyrannie des autres, Moscou étant *de facto* une anti-maison selon la terminologie de Iouri Lotman⁷.

En Sibérie, alors qu'il est seul, « *un orphelin* » selon ses dires, à la merci de passeurs de bac, voituriers, logeurs dans un espace inconnu et adversatif (pluie, neige, brouillard, inondations, froid, punaises, mauvaise nourriture), il découvre la liberté, la « *volja* », c'est-à-dire la liberté de penser par soi-même, de croire, de vivre et la tolérance qui en découle. Il constate *de visu* l'indépendance qu'ont acquise les hommes, leur affranchissement incarné par les milliers de vagabonds-colons, les exilés politiques polonais, les relégués juifs⁸, il assiste ébahi, à l'égalité homme/femme dans les attributions matérielles, à l'amour d'enfants choyés alors qu'il a été un enfant battu... Il emploie le terme « *volja* », ce domaine qui n'appartient qu'à soi et non la « *svoboda* », liberté octroyée par les autorités et seul vocable utilisé dans *Sakhaline*, sauf lorsqu'il s'agit de fuyards que l'on reprendra vite et qui sont « *na volje* » pour quelques heures, quelques secondes, choix délibéré de leur part avec toutes les conséquences y afférant...

En Sibérie, Tchekhov échappe *de facto*, nous le lisons, aux codes de Moscou, à l'arbitraire du régime imposé par Alexandre III – il règne depuis la mort d'Alexandre II en 1881 et a lui-même survécu à plusieurs attentats – à la russification à marche forcée, d'où les exilés polonais, au slogan « orthodoxie-autocratie-nationalisme » prôné par les réactionnaires effrayés par les mouvements révolutionnaires, d'où les condamnés politiques, aux règlements temporaires, au *numerus clausus*, aux zones de résidence, aux pogromes le plus souvent organisés par les autorités, d'où les exilés juifs...

« Ici, on n'a pas peur de parler haut et fort. Il n'y a personne pour vous arrêter ou vous envoyer au bagne, la liberté s'est infiltrée, ô combien. Les gens sont de plus indépendants et suivent leur logique. S'il arrive un quelconque malentendu à Oust-Kara, là où travaillent les bagnards – beaucoup d'entre eux sont des politiques et ne travaillent pas –, c'est toute la région de l'Amour qui s'indigne. La délation n'est pas admise. Un prisonnier politique en fuite peut voyager en toute liberté par vapeur jusqu'à l'océan sans avoir à craindre que le capitaine ne le dénonce. Cela s'explique en partie par la totale indifférence envers tout ce qui se passe en Russie. Chacun se dit : « Qu'est-ce que j'en ai à faire ? » » (p. 150).

« Je suis amoureux de l'Amour ; j'y vivrais volontiers une année ou deux. C'est tout à fait beau, vaste, libre et tempéré. La Suisse et la France n'ont jamais connu une telle liberté. Le dernier des exilés respire plus librement sur l'Amour que ne le fait le tout premier des généraux en Russie » (lettre à Souvorine, 27 juin 1890 (p. 154-155)).

Il a déjà dénoncé ces faits dans un récit « *Le boubier* » paru en 1886 où une jeune femme juive se moque avec insolence de l'orthodoxie, osant mettre sur le même plan deux religions, preuve de ce qu'une zone de résidence n'enlève en rien la vie de l'esprit tandis que les cerveaux russes orthodoxes, en toute apparence libres, meurent encalminés par les *a priori*.⁹ Le texte n'a paradoxalement pas subi les foudres de la censure car les propos iconoclastes, proférés par une femme, ne méritent sans doute pas attention. Il reprend ce même thème, mais avec un petchenègue dans le récit éponyme, en 1897, alors qu'il se trouve à Nice et lit le fameux « *J'accuse* » de Zola.

⁷ Iouri Lotman, *La Sémiosphère*, Éditions MULIM, PUF, Limoges, 1999, traduction Anka Ledenko.

⁸ Toms, le 16 mai, p. 83, 92.

⁹ Nous laissons de côté les réactions des lecteurs que ce texte déclencha et que j'ai analysées dans mes interventions, « *Susanna Rotštejn, une femme juive en Russie tsariste* », et « *Dreyfus et le petchenègue, Nice, 1897* » in www.comprendre-tchekhov.fr.

De la même manière, assistons-nous au retournement de la convention concernant le cadre temporel, celui de l'avant et de l'après.

Le temps des lettres est chaos. Les verbes n'obéissent plus à aucune règle de mise en marche de la ligne narrative, ni à une succession d'actions singulières indexées sur le temps, conformément à l'ordre du temps chronologique. Il n'est plus qu'une entité subjective, un millefeuille émotionnel, à ses dires, une « *salade russe* ».

D'une part, le temps joue le rôle d'aimant. Les retards sont vécus comme autant de tragédies car ils peuvent faire rater un vapeur. Tchekhov, obsédé au point de ne plus penser qu'au nombre de verstes à parcourir pour parvenir à temps à Sakhaline, a organisé en amont, en bon scientifique et cartes à l'appui, les réservations de bateaux, de voitures, de places dans des auberges, mais il est prêt à tous les risques, dont celui de se noyer.

D'autre part, ces mêmes heures passées devant les eaux dans l'attente d'une barque soulignent la confrontation de l'avant et de l'après et la vacuité de toute chose.

Il est venu dans ces contrées inconnues de lui, bercé dans le monde des illusions cartographiques et temporelles.

Il entre de plain-pied dans une vérité nouvelle.

C'est en Sibérie, qu'il est appelé à accepter un autre temps, autrement dit, à philosopher...

Le temps, sien dorénavant, traversé par un mouvement antithétique d'actions et de pauses, ne brise-t-il pas alors ses certitudes jusqu'à être saisi d'une sorte d'hallucination au point de prendre pour un mirage l'arrivée d'une barque dans le désert aquatique où il patauge *ad nauseam* ?

Son immobilité forcée confrontée aux étendues d'eau stagnantes et, à ses yeux, maléfiques, est *de facto* un face-à-face moins physique qu'existential et met en avant la lutte primitive que se livrent le chaos et le cosmos, la déraison et la raison.

« Le 7 mai, lorsque j'ai demandé des chevaux, un voiturier indépendant m'a répondu que l'Irtych avait débordé et inondé les champs, que le Kouzma y était allé hier et en était revenu avec beaucoup de peine, qu'il était impossible de partir et qu'il fallait attendre... J'ai demandé : " – Jusqu'à quand faut-il attendre ? ". La réponse " – Dieu seul le sait ! " »

C'est imprécis !

Bon, soupçonnant que la crue de l'Irtych avait été imaginée dans le seul but de ne pas me transporter de nuit dans la boue, j'ai protesté et donné l'ordre de se mettre en route. Le paysan qui était au courant de la crue par le récit de Kouzma, mais ne l'avait pas constatée par lui-même, s'est gratté la tête puis il a accepté... La boue, la pluie, un vent mordant, le froid... et les bottes de feutre aux pieds.

Nous avançons, avançons et tout à coup, devant nos yeux, voilà que s'étale un lac immense, la terre en émerge çà et là en taches où pointent quelques arbrisseaux – des champs inondés.

Nous commençons à naviguer sur le lac...

Le lendemain, ils n'ont pas voulu me transporter par le bac : le vent. Il a fallu prendre une barque. Je traverse la rivière, la pluie cingle, le vent souffle, les bagages prennent l'eau, les bottes de fe¹⁰utre que j'avais mises à sécher sur le poêle pendant la nuit sont à nouveau glacées... Assis sur ma valise, j'ai attendu toute une heure sur la berge qu'arrivent les chevaux envoyés du village... », p. 91.

Ce temps « secoué », subverti – ne neige-t-il pas tandis que gronde l'orage et qu'un vent fort se lève – entraîne une revalorisation de tous les paradigmes.

Et reste source d'embrouillamini au point qu'il se sent déboussolé, ce que nous appellerions de nos jours, en *jet-lag* permanent. Roulant jour et nuit, ne dormant que quelques heures, partout et nulle part, s'assoupissant parfois sur quelques sacs de grain avant que le voiturier ne le réveille, il ne sait plus qui il est au point de signer d'un magistral *Homo Sachaliensis* ou *Votre Antoine* avec l'intuition que l'homme qu'il fut, disparaît à tout jamais. Tout retour en arrière semble à ses yeux être impossible et

impensable : le temps présent utilisé ne fait que souligner l'atemporalité du moment qui sous-entend l'éternité...

« *J'ai l'air d'un vagabond, mes traits disparaissent* »

Épaulant le même processus de subversion du *chronotope*, la gamme chromatique subit, à son tour et comme toujours dans la poétique, le retournement de la convention.

La couleur joue un rôle en effet déterminant dans la révolution qui s'instaure dans les textes, on peut dire qu'elle est une des architectoniques qui les traversent, en particulier lorsqu'il s'agit des femmes. Lorsqu'elles sont prisonnières en effet d'anti-maisons, elles sont vêtues de blanc, tandis que lorsqu'elles s'ouvrent au mystère qui les habite désormais, elles portent le noir...

Le paysage et les tonalités qui le décrivent, soutiennent en effet l'évolution et le ressenti des personnages. Il en est ainsi dans ces lettres.

En Russie, prison à ciel ouvert, les campagnes sont en fleurs, les palissades croulent sous les lilas, les seringats, les pétales mousseux des cerisiers, tandis qu'en Sibérie, pays de la liberté, la terre est brune et couverte çà et là, et il neige à la Trinité... Le gris des rives, les eaux déchaînées des rivières en crue, grises elles aussi, les fumées dans les boulaies où l'on brûle l'herbe de l'an passé, la neige, les brouillards soutiennent sa découverte d'une vie autre dans la quête de soi.

Dans ses vêtements décolorés, tachés, en loques, et alors que son visage est couvert de la poussière de la route, et que « *de son corps coule une eau brune* » quand il peut enfin se rendre aux bains, Tchekhov, dépossédé, mûri, délaisse l'anecdotique de son voyage, pour se laisser gagner par une ascension intérieure qui le mène au dépassement de soi (il ne renonce pas au voyage malgré les difficultés), proche de l'ascèse. Au dépouillement de la nature, correspond le dépouillement de l'homme Tchekhov qui entre dans une existence nouvelle, une vie seconde dans la recherche de l'Être.

« *Autour de moi le désert, la désolation ; seule est visible la rive nue et sombre de l'Irtych... La rive du fleuve surplombe en pente douce le niveau de l'eau d'une archine, elle est argileuse, nue, rongée, visiblement glissante... L'eau est trouble... Des vagues blanches fouettent l'argile, l'Irtych ne fait aucun bruit mais laisse entendre un son étrange, donnant l'impression que quelqu'un frappe sous l'eau sur des tombeaux... L'autre rive est un désert total...* » (lettre à M.V. Kiseleva, p. 74)

*

Les envois à « *Temps Nouveau* » sont au nombre de 9. Les cinq premiers ont été écrits entre le 7 et le 13 mai sur la route qui le mène à Tomsk où il parvient le 16. Les deux suivants, le septième et huitième, l'ont été à Tomsk où il séjourne jusqu'au 20 mai, respectivement le 15 et 18 mai. Les deux derniers à Sakhaline où il est arrivé le 11 juillet, sont rédigés le 24 juillet et le 23 août. Ils reprennent peu s'en faut les mêmes thèmes que les lettres sans être toutefois un *bis repetita* des missives mais un message brûlant à faire à tout prix connaître aux lecteurs de « *Temps Nouveau* » et à leurs amis. Il semble que les messages du Baïkal et au-delà aient été perdus !

La pensée a pris corps.

Qui le hante, dorénavant à fleur de peau. Elle est ici la réponse à tous ceux qui, *in fine*, lui reprochent de n'écrire que sur des riens.¹¹

Quant à Souvorine, en relayant le propos de Tchekhov, il donne à « *Temps Nouveau* », une dimension qui jusqu'alors lui fait défaut. Journal de droite, proche du pouvoir, son propriétaire peut, au-delà d'un intérêt bien compris, ouvrir les yeux de ses abonnés certes, mais tout autant capturer l'attention de nouveaux lecteurs, attirés par le seul nom de Tchekhov.¹²

« Le jour de mon départ je vous avais promis de vous envoyer mes notes de voyage dès que j'aurais quitté Tomsk puisque la route de Tioumen à Tomsk a déjà fait l'objet de nombreux récits exploités des milliers de fois. Mais dans votre télégramme vous avez souhaité avoir au plus tôt mes impressions de Sibérie et, qui plus est, Monsieur, vous avez eu la cruauté de me faire le reproche d'avoir une mémoire défaillante, c'est-à-dire, de vous avoir tout simplement oublié. Mon Cher, il était tout simplement impossible d'écrire : j'ai consigné mon journal au crayon et ne peux vous proposer maintenant que ce qu'il contient. Afin de ne pas dissenter trop longuement et ne pas m'égarer, j'ai divisé mes notes en chapitres. Je vous en envoie six. Ils ont été écrits spécialement pour vous. Je ne l'ai fait qu'à votre intention et, pour cette raison, n'ai pas craint d'être trop subjectif ni d'avoir introduit plus de sentiments et de pensées tchékhoviens que sibériens. Si vous trouvez quelques pages intéressantes et dignes d'être imprimées, donnez-les à la toute bienveillante connaissance du public sous ma signature et publiez-les en courts chapitres et au compte-gouttes. Le tout pourrait s'appeler « De Sibérie », puis « Au-delà du Baïkal », puis « De l'Amour » et ainsi de suite... Vous recevrez une deuxième partie d'Irkoutsk où je me rends demain ; je n'y serai que dans dix jours car la route est mauvaise. Je vous enverrai encore quelques chapitres que vous publierez ou non. Lisez-les et s'ils vous ennuiant, télégraphiez-moi : « Calme-toi ! »

L'écrivain-médecin a compris la force du nouveau *media*, le journal, pour informer « l'arrière », c'est-à-dire les lecteurs, et par là-même, le monde. Il n'invente pas le genre, il suit, force est de le constater, la démarche initiée par Tolstoï dans les « *Récits de Sébastopol* » où « le héros du récit, le héros que Tolstoï aime de toutes les forces de son âme, qu'il s'est efforcé de reproduire dans toute sa beauté, qui a toujours été, est et sera toujours plus admirable, c'est... la vérité ».

C'est bien de vérité qu'il s'agit.

Tchekhov se sent l'intermédiaire entre une « communauté imaginaire », les lecteurs et l'actualité qu'il envoie presque sur le vif ou, du moins, avec un décalage temporel de plus en plus faible si bien qu'il devient un « faiseur d'opinion ».

Tchekhov s'investit à fond dans son rôle. Le héros étant absent du propos, Tchekhov-narrateur cherche, en toute évidence, à mettre en avant le mensonge véhiculé par les autorités concernant la Sibérie. Les voituriers, les relégués, les marchands, les aubergistes, les postillons, de pauvres hères s'introduisent *de facto* avec leur langue savoureuse en Moscovie et à Pétersbourg, ainsi que dans tous les kiosques à journaux à travers l'Empire. Dès lors, ils sont le témoignage irréfutable du véritable *melting-pot* qui a pris souche au fil de l'histoire de la Sibérie.

« – Les punaises m'ont poussé à bout, l'ami ! C'est pour ça qu'on chauffe pas la chambre. Quand il fait froid, elles "marchent" pas.

¹¹ Ivan Bunin, « O Cehove » N.Y. 1955, p. 90-91 : « On me reproche souvent et même Tolstoï me l'a reproché d'écrire sur des petits riens, de ne pas avoir de héros positifs, de révolutionnaires, d'Alexandre de Macédoine ou ne serait-ce comme chez Shestov, simplement de justes. Mais où les prendrais-je ? [...] Je voulais dire aux hommes loyalement et sans détours, regardez la vie terne et médiocre qui est la vôtre ! Voyez comme vous vous ennuyez ! L'essentiel est que les hommes comprennent cela... Et quand il l'auront compris, ils s'inventeront sûrement une vie autre, meilleure... Je ne la verrai pas mais je sais qu'elle n'aura rien de commun avec celle que nous connaissons aujourd'hui. Mais tant qu'elle ne sera pas là, je dirai encore et encore aux hommes : comprenez donc que vous vivez mal, que vous vous ennuyez ! »

¹² « *Temps Nouveau* », 60 000 exemplaires, deux éditions par jour.

Ici, les punaises et les cancrelats ne "rampent" pas, ils "marchent" ; les voyageurs ne voyagent pas, mais "courent". On dit :

– Votre Noblesse, où "court "-on ? ce qui signifie, "où va-t-on ?"», p. 24.

On dit aussi « hurler » en place de « crier ». Si bien qu'une souris prise dans un piège, « hurle »... Et Tchekhov de « hurler » deux heures durant pour appeler des bateliers... p. 19.

«– Et toi, espèce de gredin, tu oses laisser la route sans la réparer ? a-t-il dit en hurlant de douleur. On ne peut pas y passer, on s'y rompt le cou, le gouverneur m'écrit, l'ispravnik¹³ m'écrit, et pour tout le monde, c'est moi le coupable et, toi, fripouille, que le diable bouffe ton âme, anathème, maudite soit ta race. Qu'est-ce que tu attends ? Hein ? Canaille ! Et que demain, la route soit réparée ! Demain, je reviens et si je vois que la route n'a pas été réparée, je te saigne, je t'estropie, espèce de brigand ! Fou-ous le camp ! », p. 61.

« – Une barque, y en a une ! dit Andreï, la cinquantaine maigre et la barbe rousse. – Une barque, y en a une ! Ce matin, d'bonne heure, l'a emmené l'secrétaire à l'assesseur à Doubrovino et va pas tarder. Attendez un peu et, pendant c'temps, mangez un p'tit morceau !...

À mon réveil, je demande des nouvelles de la barque – elle n'est pas encore rentrée. Pour qu'il ne fasse pas trop froid dans la chambre, les femmes ont allumé le poêle et en ont profité pour cuire du pain. Le pain est cuit, la chambre est chaude et toujours pas de barque !

– Z'ont pas renvoyé l'gars, c'est sûr ! – soupire le patron en dodelinant de la tête. – L'est pas r'v'nu, comme un'bonne femme, d'vait avoir peur du vent et l'est pas r'parti. T'as vu c'vent ! Et toi, Barine, tu f'rais mieux d'manger un p'tit morceau, hein ? Hein, j'crois bien qu'ça a pas l'air d'aller ! », p. 39.

Chaque article à « *Temps Nouveau* » évoque une nouvelle expérience de ce monde inconnu de lui et des Russes, même ceux qui s'en défendent. L'écrivain, devenu journaliste par la force des choses, y dénonce à chaque envoi et dans chaque sujet évoqué, le « mensonge-vérité » répandu et répété à l'envi par les autorités, les bien-pensants, les vertueux de tout poil, les tenants de la manière forte et les oublieux ou poltrons qui se complaisent dans leur médiocrité, leur facticité, leur mesquinerie, leur imposture... ces vocables qui tiennent en un seul mot dans la langue russe sous le terme « *poshlost* » que Tchekhov combat jour et nuit...

Monde oublié, stigmatisé, délaissé, ils ne sont en aucune façon, quoiqu'il en dise à Souvorine, un « *bla-bla* » destiné à remplir les colonnes du journal mais réflexion profonde, dont la plus touchante est sans doute aucun, celle où il évoque le futur des relégués et dévoile la faute collective humaine, le manque aux valeurs de la nation.

« Je n'aime pas voir un relégué cultivé près d'une fenêtre, avec pour seule occupation, regarder en silence le toit de la maison voisine. À quoi pense-t-il en ces instants ? Je n'aime pas, non plus, quand il converse avec moi sur des sujets futiles et que, ce faisant, il me regarde droit dans les yeux en ayant l'air de dire : « – Tu vas repartir chez toi, et moi, non ». Je n'aime pas parce qu'à cet instant, je ressens une pitié sans fin à son égard.

L'expression couramment usitée, à savoir que la peine capitale ne se pratique maintenant qu'en cas d'extrême nécessité, n'est pas tout à fait exacte ; toutes les mesures hautement punitives qui ont remplacé la peine capitale continuent, malgré tout, à garder les traits importants et essentiels qui la concernent, à savoir la notion de perpétuité et d'éternité qui ont toutes un but hérité tout droit de la peine capitale – éloigner « à jamais » le criminel hors du milieu humain normal, ainsi l'homme, qui a accompli un délit particulièrement horrible, meurt alors à la société qui l'a vu naître et vieillir de la même manière qu'il le faisait quand la peine capitale régnait en maître. Dans notre législation russe, humaine à plus d'un titre, le châtement le plus grand, en matière criminelle comme en mesure de réparation, se résume à la réclusion à perpétuité. Les travaux forcés sont inmanquablement assortis d'une déportation à perpétuité ; le bannissement dans les colonies est effrayant notamment à cause de la perpétuité qu'il sous-entend ; lorsqu'il a été condamné au bagne et a purgé sa peine, si

¹³ Ispravnik : chef de police de canton en Russie tsariste.

la société ne veut pas le reprendre en son sein, elle le bannit en Sibérie ; la privation des droits entraîne, dans presque tous les cas, un caractère de perpétuité et ainsi de suite »¹⁴

Dénoncer, dénoncer, dénoncer...

Chaque seconde le voit dire aux lecteurs de « *Temps Nouveau* » et à ses contemporains par voie de conséquence auxquels il s'agrége¹⁵, « *Regardez comme on vit mal !* »

Parti pour témoigner de ce qu'il voit, il sait qu'il a le devoir de parler même si sa vie est en jeu – les souffrances physiques qui accentuent sa fatigue, la méfiance de la police qui le suit plus ou moins discrètement depuis quelque temps, ne sont que « *broutilles* » (terme qu'il utilise) à ses yeux car il a, chevillée au corps et à l'âme, l'intuition d'être porteur d'une mission civique avec pour vocation d'être « *les yeux et les oreilles* » du public.

Susciter *de facto* une vague d'indignation et creuser l'écart entre la propagande gouvernementale et la réalité qu'il découvre, est le moteur qui le fait avancer...

*

« Nous jetons l'ancre à huit heures passées. La rive est éclairée par cinq immenses brasiers : c'est la taïga qui brûle. À travers les ténèbres et la fumée qui retombe sur le rivage, je ne peux distinguer ni le quai ni les constructions, rien que les petits feux ternes du Poste, dont deux rouges. Le terrible tableau découpé à l'emporte-pièce que composent dans la nuit la silhouette des montagnes, la fumée, les étincelles embrasées, prend une allure fantastique. À votre gauche flambent de monstrueux bûchers, au-dessus d'eux, la montagne derrière laquelle, haut dans le ciel, rayonne une aurore pourpre allumée par de lointains incendies ; on dirait que tout Sakhaline est en feu. À votre droite, le cap Jonquière avance dans la mer sa lourde et noire masse qui ressemble à l'Aïou-Dag, en Crimée ; au sommet, un phare lance ses éclairs, tandis qu'en bas, dans l'eau, entre le rivage et nous, se dressent trois rochers pointus, « Les Trois Frères ».

Tout est noyé de fumée, comme en enfer. » (chap. 1)

La phraséologie n'a plus rien à voir dorénavant avec les lettres, ni avec les textes griffonnés à bord d'un vapeur qui vogue sur l'Amour. Il ne s'agit plus d'un récit décousu tout droit sorti des émotions de l'instant, mais d'un essai écrit quelque deux ans après le retour.

Biffé, raturé, corrigé... à la manière tchékhovienne.

Ce ne sont pas, non plus des personnages de la littérature russe qui sont convoqués face à des personnes rencontrées lors du voyage, mais des auteurs de référence... Pouchkine, Gogol', Lermontov, Fonvizine, Griboïedov, Nekrassov jusqu'à Shakespeare... aux seules fins de dire qu'ils ne pourraient être compris dans ce monde où la civilisation s'est arrêtée.

Par sa composition qui passe des exposés géographiques, historiques, climatiques, territoriaux et ethnologiques, pour finir sur les chapitres traumatisant concernant les châtiments et les soins donnés « aux malheureux », *Sakhaline* suit le schéma du fameux « *pan sur la gueule* ».

¹⁴ « *Correspondant de guerre* », p. 47.

¹⁵ En utilisant la deuxième personne du singulier du verbe, Tchekhov inclut tout le monde, lui y compris. Cette formule correspond à notre « tu collectif ». On le traduit généralement par « on ». Si l'on n'a pas pris part à l'action, soit parce que d'autres vous ont exclu du processus ou que soi-même l'a fait, traduit également par « on », le système verbal russe utilise la troisième personne du pluriel. Le traducteur a bien conscience de laisser passer une nuance. Mais que faire ? (Ndltr)

Paru d'abord en feuilleton dans « *La Pensée russe* » tandis qu'il écrit des textes majeurs (« *La Salle n° 6, les voisins, les paysannes, Trois années* ») et mène une autre guerre contre la famine et l'épidémie de typhus et de choléra en tant que médecin du *zemstvo* de Zerpoukhov¹⁶, *Sakhaline*, composé de vingt-trois chapitres aux *incipit* aussi détaillés que des didascalies, est l'acmé de l'action. Il porte en sous-titre « *Notes de voyage* », humble par excellence.

Tchekhov s'est défendu d'écrire un sujet ronflant.

Il a suivi, une fois encore, les recommandations littéraires faites à son frère Aleksandr, à qui il déclare : « *les écrivains devraient négliger les introductions et les conclusions pour permettre au lecteur d'être immédiatement en face du sujet* ».

Nous sommes donc devant les faits, rien que les faits – *just facts* dit-on de nos jours dans le jargon journalistique – l'île des morts...

Sakhaline a été choisie par le pouvoir car les évasions y sont pratiquement impossibles, les empêchent les conditions géographiques, climatiques, exacerbées par la mauvaise nourriture, l'habillement sommaire et l'habitat précaire qui usent les forces des prévenus pour la plupart enchaînés... et parfois attachés à leur brouette... Y vivent tant bien que mal quelque 6 000 condamnés et 4000 relégués ainsi que leurs épouses venues les rejoindre (le pouvoir les avait laissées venir pour faire des enfants et ainsi « aider » à la colonisation). 10 000 fiches très détaillées (12 critères par occupant) recensées par Tchekhov sont préservées à la Bibliothèque Lénine de Moscou.

¹⁶ Nicolas II anoblit Tchekhov pour son action éducative dans le district de Zerpoukhov. L'auteur a en effet construit trois écoles sur ses terres, et n'a cessé d'envoyer des livres à sa destination. De même envoie-t-il dès son retour de Sakhaline des malles de livres à destination des enfants du bagne.

в 1890 г., когда я был на Сахалине, все чиновники, даже не имеющие никакого отношения к тюремному ведомству (например, начальник почтово-телеграфной конторы), пользовались каторжными для своего домашнего обихода в самых широких размерах, причем жалованья этой прислуге они не платили, и кормилась она на счет казны.

Отдача каторжных в услужение частным лицам находится в полном противоречии со взглядом законодателя на наказание: это — не каторга, а крепостничество, так как каторжный служит не государству, а лицу, которому нет никакого дела до исправительных целей или до идеи равномерности наказания; он — не сельскохозяйственный, а раб, зависящий от воли барина и его семьи, угрожающий их приходом, участвующий в кухонных драках. Ставлюсь поселенцем, он является в колонии повторением нашего дворового человека, умеющего чистить сапоги и жарить котлеты, но неспособного к сельскохозяйственному труду, а потому и голодного, брошенного на произвол судьбы. Отдача же в услужение каторжных являясь, кроме всего этого, имеет еще свои специальные неудобства. Не говоря уже о том, что в среде подневольных фаворитов и содержанки вносятся всегда струя чего-то подлого, в высшей степени унижающего для человеческого достоинства, они, в частности, совершенно коверкают дисциплину. Мне один из священников рассказывал, что бывали случаи на Сахалине, когда женщина свободного состояния или солдат, будучи в прислугах, должны были при известных обстоятельствах убирать и выносить после каторжной *.

* Власов в своем отчете пишет: «Такое странное отношение лиц офицера, каторжной в качестве его любовницы и солдата в роли ее кучера, — не может не вызывать удивления и сожаления». Говорит, что это зло допускается только ввиду невозможности иметь прислугу из лиц свободного состояния. Но это неправда. Во-первых, возможно ограничить количество прислуги; ведь находят же возможным офицеры иметь только по одному денщику. Во-вторых, чиновники здесь, на Сахалине, получают хорошие жалованья и могут нанимать себе прислугу из среды поселенцев, крестьян из сельских и женщин свободного состояния, которые в большинстве случаев нуждаются и потому не отпадают бы от заработка. Мысль эта приходила, вероятно, и начальнику, так как есть приказ, в котором одной поселке, как

I

7. Власов.

Вот как 1890 г. я был на Сахалине, все чиновники, даже не имеющие никакого отношения к тюремному ведомству (например, начальник почтово-телеграфной конторы), пользовались каторжными для своего домашнего обихода в самых широких размерах, причем жалованья этой прислуге они не платили, и кормилась она на счет казны.

Отдача каторжных в услужение частным лицам находится в полном противоречии со взглядом законодателя на наказание: это — не каторга, а крепостничество, так как каторжный служит не государству, а лицу, которому нет никакого дела до исправительных целей или до идеи равномерности наказания; он — не сельскохозяйственный, а раб, зависящий от воли барина и его семьи, угрожающий их приходом, участвующий в кухонных драках. Ставлюсь поселенцем, он является в колонии повторением нашего дворового человека, умеющего чистить сапоги и жарить котлеты, но неспособного к сельскохозяйственному труду, а потому и голодного, брошенного на произвол судьбы. Отдача же в услужение каторжных являясь, кроме всего этого, имеет еще свои специальные неудобства. Не говоря уже о том, что в среде подневольных фаворитов и содержанки вносятся всегда струя чего-то подлого, в высшей степени унижающего для человеческого достоинства, они, в частности, совершенно коверкают дисциплину. Мне один из священников рассказывал, что бывали случаи на Сахалине, когда женщина свободного состояния или солдат, будучи в прислугах, должны были при известных обстоятельствах убирать и выносить после каторжной *.

207a

Manuscrit de la première page du chapitre 1 de « Île de Sakhaline ».

D'emblée d'intonation lyrique, *Sakhaline* est introduit, dès la première page, par ce même narrateur subjectif « Je » (Я), Tchekhov, dont l'entrée en scène est particulière.

Invokant Ulysse, et s'y associant *mezzo voce*, Tchekhov assimile par un effet de translation historique et géographique, sa première vision de Sakhaline qu'il pressent être un enfer, aux Enfers de la Grèce antique. Et nous fait sentir combien il souffre dans ce qu'il convient de nommer son odyssée.

Dans le noir de la nuit, la Manche de Tatarie est à ses yeux l'Achéron, la barque des marins ghiliaks dont il ne comprend pas la langue, de nouveaux Charrons, tandis que les chiens-Cerbères lancent des hurlements forcenés sur l'autre rive... L'intense émotion consécutive à son arrivée et l'angoisse de ne pouvoir y pénétrer car il n'a aucun document l'y autorisant, forgent dès le premier regard sa vision de l'île, un lieu de mort. Et sa démarche est d'autant plus facile que de ce monde sakhalinien, il n'est nul retour possible comme c'était le cas des Enfers en Grèce antique.

« On se croirait au bout du monde, au-delà de toute destination possible. Le sentiment qui s'empare de vous est, il me semble, celui que ressentit Ulysse voyageant sur une mer inconnue et pressentant vaguement qu'il allait rencontrer des êtres fabuleux. » (chap. 1)

Ulysse pensait rencontrer des êtres étranges. Ce sont d'étranges êtres que découvre Tchekhov...

On s'y promène au milieu de criminels laissés en liberté, voire être domestiques ou gardiennes d'enfants... Tous ont tué, comme ça, dans un autrefois dont ils ne savent plus rien, la misère les ayant poussé à bout¹⁷ et qui continuent à se battre, à s'insulter, à se blesser pour une partie de cartes perdue... On enchaîne aussi les coqs et les cochons... Tous ploient sous les travaux les plus pénibles (assèchement des marécages, coupes d'arbres, construction de routes, de maisons, de prisons) et dorment souvent à la belle étoile, même par temps de pluie... Ou s'ils sont dans une maison, elle est si exigüe qu'une pomme n'aurait pas la place de choir... Ce qui en dit long quant à la promiscuité.

Ce n'est pas pour autant que Tchekhov leur donne le beau rôle, conformément à tous les personnages de sa poésie.

« Bien des choses demeurent obscures, et je me suis arrêté à la supposition que la plupart des gens qui viennent s'installer à Aleksandrovsk arrivent de Russie avec beaucoup d'argent, et que les gains illégaux constituent une part importante du soutien de la population. Racheter les effets des détenus et les écouler par grandes quantités à Nikolaïevsk, exploiter les indigènes et les « bleus » du bagne, se livrer au trafic clandestin de l'alcool, pratiquer l'usure à des taux extrêmement élevés, voilà l'affaire des hommes. Quant aux femmes, détenues ou libres, leur affaire, c'est la débauche. Une femme de condition libre interrogée au cours d'une enquête sur l'origine de son argent, a répondu : "Je l'ai gagné avec mon corps" » p. 100.

Thème repris en 1897 dans le récit « *Les Paysans* » dont on considéra, en pleine vague moujikophile en Russie tsariste, qu'il était une insulte à l'âme paysanne... Tchekhov fut même menacé d'emprisonnement s'il persévérait à tenir de tels propos¹⁸...

« Qui tient l'auberge et soûle le peuple ? Le paysan. Qui dilapide et boit l'argent de l'église, de l'école et de la communauté villageoise ? Le paysan. Qui vole son voisin, met le feu, témoigne faussement au tribunal pour une bouteille de vodka ? Qui, dans les assemblées de zemstvo et autres, est le premier à lutter contre les paysans ? Le paysan ». in « *Les paysans et autres récits* », L'Harmattan, p.50.

¹⁷ Ce thème a été abordé par Antocha Tchekhovte dans le récit « *La Dame* » en 1882 et repris par Anton Pavlovitch Tchekhov dans le récit « *Le meurtre* » en 1895. Le premier récit dénonce la misère des campagnes où un jeune moujik tue accidentellement sa femme en la frappant alors qu'il est ivre. Le deuxième, écrit après le retour de Sakhaline, montre des paysans dont l'esprit gangrené et corrompu par la montée du capitalisme suite à la modernisation à marche forcée de la Russie, est envieux de la fortune supposée d'un parent au point de le tuer pour s'attribuer ses richesses.

¹⁸ in www.comprendre-tchekhov.fr, « Tchekhov et le monde paysan » et « Le moujik dans la poésie tchékhovienne ».

Ce sont maintenant « *des gens usés par la vie, modestes, tristes* ». Et la phrase qui les décrit, n'a jamais la sécheresse d'un rapport, et bien des fois, on peut y lire ce qui ressemble fort aux nouvelles « *La Salle n° 6, Un désagrément, Dans la combe, Les Paysans, La nouvelle Datcha, Le meurtre* », toutes écrites après le retour, prose noire mais où percent néanmoins un coin de ciel bleu, un rayon d'espérance....

« J'ai vu à Douï, une épileptique totalement privée de raison qui vivait dans l'isba de son concubin, tous deux ayant statut de forçats ; il la soignait avec un zèle d'infirmière, et lorsque j'ai émis l'avis qu'il devait lui être pénible de partager sa chambre, il m'a répondu gaiement : "Ça ne fait rien, Votre Haute Noblesse, c'est question d'humanité." » in « Île de Sakhaline », p. 362.

Face à eux, les fonctionnaires de l'administration tsariste. À première vue, corrompue, paresseuse, blasphématoire, cupide, voleuse, menteuse, dévoyée... Ce n'est pas la première fois que Tchekhov rencontre la dépravation dans le milieu administratif, celle qui consiste à garder à l'arrivée à Sakhaline le long de la jetée d'Aleksandrovsk les plus belles femmes libres qui suivent leurs maris condamnés, pour laisser les plus vieilles pour le sud à Korsakovsk. Déjà, sur la route, un fonctionnaire responsable de l'état de la route (la *Kozulka* pour se rendre d'Atchinsk à Krasnoïarsk) et à qui Tchekhov venait se plaindre, répond « *se douter qu'après Pétersbourg et Moscou, les femmes d'ici ne peuvent pas [lui] plaire, mais en cherchant bien, on peut [lui] trouver une petite fille...* »¹⁹

Et pourtant un commandant de poste a risqué sa vie pour sauver un forçat qui ne lui est rien...

« J'ai vu un jour un condamné emporté au large sur son radeau de foin : l'inspecteur des prisons, le commandant C. est parti en mer en vedette, exposant sa vie malgré la tempête, et a tiré des bordées jusqu'à deux heures du matin, heure à laquelle en pleine nuit, il a réussi à retrouver le radeau et à transborder le condamné », p. 466.

Ce que Soljenitsyne découvre dans « *l'Archipel* »,

« Peu à peu, j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États ni les classes ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité. Cette ligne est mobile, elle oscille en nous avec les années. Dans un cœur envahi par le mal, elle préserve un bastion du bien. Dans le meilleur des cœurs – un coin d'où le mal n'a pas été déraciné ».

Les personnages, comme dans toute la poétique, sont ainsi « *des anges avec des cornes de démon, et des démons porteurs d'ailes d'anges* »... Des êtres, ni parfaitement bons, ni délibérément méchants qui se partageraient le monde selon une arithmétique parfaite, mais des hommes pris dans un cheminement erratique devant les sauvageries de l'histoire, porteurs d'humanité là où on ne l'attend pas.

Sakhaline, une mise en abyme ? La mort d'une certaine vie où l'on ne sait pas encore, l'épiphanie d'une autre où il faudra vivre en sachant.

« La mer est froide, trouble, elle mugit et ses hautes lames blanches se brisent sur le sable et semblent vouloir dire : "Seigneur ! Pourquoi nous as-tu créées ?" Alentour, nulle âme qui vive, pas un oiseau, pas une mouche, et je ne comprends plus pour qui les vagues mugissent, qui les écoute la nuit, ce qu'elles veulent, et enfin pour qui elles mugiront quand je serai parti. »

Réflexion métaphysique que l'on retrouve dans les textes de « *l'après-Sakhaline* »...

¹⁹ Anton Pavlovitch Tchekhov, « *Correspondant de guerre* », p. 61.

« Ce bruit-là avait résonné en bas quand il n'y avait encore ici ni Yalta ni Oreanda, il résonnait encore et il résonnera toujours aussi indifférent et sourd quand nous ne serons plus là. Dans cette constance, dans cette indifférence complète à la vie et à la mort de chacun d'entre nous, se dissimule peut-être le gage de notre salut éternel, du mouvement continu de la vie sur la terre, de la perfection continue », in « La Dame au petit chien », (chap. 2)

Mais plus encore !

Dans une sorte de douleur intériorisée par Tchekhov, et toujours dans le noir de la nuit, s'ouvre une prise de conscience philosophique dont l'atemporalité et la matérialité de l'instantané sont argumentées par le verbe à la forme impersonnelle, « *il me semble* », *imprimatur* de l'écriture dans les textes dits de la maturité.

« Pourquoi suis-je venu ici ? me demandé-je – et **il me sembla** qu'entretenant ce voyage, je me suis comporté avec une terrifiante légèreté. » (chap. 1)
« La rue est plongée dans le silence et les bruits déchirants qui montent de la salle des surveillants doivent s'étendre sur tout Douï, à ce **qu'il me semble** ». (chap. 21)

Utilisé à la vue de l'île au chapitre 1, et repris à la fin du chapitre 21, concernant le châtiment par les verges, ce procédé met en évidence la structure circulaire et fermée de *Sakhaline*, exacerbant par sa présence dans l'*incipit* et la *clausule*, la cartographie îlienne de Sakhaline... et, ce qui en découle, le caractère tragique de l'existence des prisonniers pris dans une nasse.

Ce qui intéresse Tchekhov, en effet, ce ne sont pas tant les statistiques indispensables pour comprendre la situation que la dénonciation du sort fait à des hommes perdus à tout jamais dans un désert physiquement, psychologiquement et spirituellement mortifère.

L'horreur lui avait été annoncée dans les articles parus dans la presse par les articles de nombreux journalistes : Iaditchev dans *Golos (La Voix)* en 1874, n° 343 de décembre, « *L'action corrective des bagnes de Sibérie* », dans *Vestnik Evropy (Le Messenger de l'Europe)* de 1875, n° 11, « *Situation des bagnes de Sibérie* ». Fin 1888, sont publiés dans le *Vostochnoe Obozrenie (Revue de l'Est)*, des articles d'Ouspenski concernant le bagne de Sibérie. En 1890, année du voyage de Tchekhov, ce dernier peut lire dans *Russkaja Mysl' (La Pensée russe)*, des articles de Remizov « *Châtiment et rééducation* ». Cette année-même du voyage, des articles paraissent pour protester contre la relégation en Sibérie. En 1889, Foïnitzki, « *Etude sur les châtiments en relation avec l'incarcération* », Nikitine, « *Prisons et relégation* », en 1889, Talberg dans *Le Messenger de l'Europe*, « *La relégation à Sakhaline* »... C'est dire...

Autorisé à poser le pied à Sakhaline, Tchekhov travaille comme un forcené car il veut tout voir, tout entendre – y compris les prisonniers politiques au nombre d'une quarantaine et sont exemptés de travaux –, soupçonne tout un chacun, remplit des fiches et n'écrit plus à sa famille.

Il fait le tour de toutes les prisons, de chaque colonie, répertorie les habitants libres ou non, s'introduit dans les cuisines de l'administration, goûte le pain²⁰, la lavasse (*balanda*), inspecte les dortoirs et leurs bat-flancs surtout lorsqu'on est enchaîné à sa brouette, met son nez dans les

²⁰ **Est témoin d'histoires extravagantes** : un homme raconte qu'il a été condamné parce qu'il a tué sa femme. Au bagne, il en a rencontré une autre dont il est tombé amoureux fou, et qui l'a trompé. De désespoir, il s'est empoisonné...

hôpitaux²¹, dans les mines²² où se démènent les ouvriers, arpente les routes, les chemins, mesure la taille des terrains alloués, pose des questions sur le pourquoi et le comment, interroge les détenus²³, leurs femmes²⁴ et leurs enfants²⁵, calcule le ratio homme/femme avec toutes les conséquences que cela induit, découvre avec stupeur qu'il vaut mieux être un condamné qui touche une aide, qu'un relégué qui ne touche plus rien, si bien que des meurtres ont lieu dans le seul but de toucher la redevance. Il va partout où ses pas lui ordonnent d'aller et dort moins de quatre heures par nuit.

Sakhaline, censé n'être qu'un rapport d'enquête, est à chaque page, un récit à part entière : et le soin que mit Tchekhov à l'écrire en dit long sur ses intentions :

« J'ai longtemps écrit avec le sentiment que je n'étais pas sur la bonne voie, jusqu'au moment où j'ai enfin compris ce qui sonnait faux. La fausseté résidait précisément dans le fait que je semblais vouloir donner des leçons avec mon Sakhaline, tout en dissimulant et en restant sur la défensive. Mais, dès l'instant où j'ai commencé à montrer quelle impression d'étrangeté je ressentais à Sakhaline et quelles brutes on y trouve, tout m'est devenu facile, et j'ai travaillé avec ardeur ».

Il se différencie cependant des *Récits de la maison des morts* de Dostoïevski, enfermé dans le bagne car bagnard lui-même, et même si le livre est considéré comme le premier recueil sur la déportation, il

²¹ **Un homme sur 10 ne peut pas travailler pour cause de maladie** : psychose, phthisie (43 % de ceux entre 25 et 35 ans, 66 % de ceux qui sont enfermés), cœur, pneumonie due au tabac. La scarlatine et le croup arrivent par les bateaux, typhoïde surtout chez ceux qui dorment dehors dans l'humidité (les habits ne sèchent pas non plus), dysenterie, syphilis, AVC, jaunisse (surtout les enfants), femmes toutes malades (70% par des maladies vénériennes, sont souvent prostituées dès l'âge de 9 ans), conjonctivite, blessures, suicides.

²² **Mines de Douï** : deux puits, le vieux et le jeune. 400 forçats y travaillent plus une escadre de 340 hommes libres. Le charbon coûte très cher car il faut des ingénieurs, payer la terre louée, payer les forçats. Chaque forçat remonte 13 fois par jour, on bat ceux qui ne veulent pas travailler, la norme est de 10,8 poud (16,38 kg) par jour, souvent le mineur ne remonte que 4,2 poud. Mais il y a aussi des travaux en plein air sous le vent, sous la pluie, dans le froid qui sont pires que la mine. Travail : 12 heures par jour l'été, 7 l'hiver. Les fuyards sont presque toujours rattrapés, rasés, et enchaînés...

²³ **Le pain** est très mauvais, gorgé d'eau pour l'alourdir car on pèse la quantité à donner à chaque forçat. Quant aux paysans-colons, ils plantent plus de pommes de terre qui s'abîment dans l'humidité de l'hiver plutôt que de semer. Les rendements sont très mauvais. Et la pluie fait moisir les céréales. On pourrait se nourrir de poissons dont la mer et les rivières regorgent mais on ne sait pas le saler, ni le cuisiner... Pour Tchekhov, la famine est constante. Ce que réfute Soljenitsyne dans *« L'Archipel du Goulag »* où il détaille les quantités de nourriture très inférieures – un tiers en moins – distribuées aux forçats. (p. 408)

²⁴ **Femmes** : sont venues rejoindre leurs maris condamnés car ne pouvaient pas rompre le lien créé par Dieu. L'amour a joué un rôle dans leur décision. De même la réprobation du village si elles restaient, les aurait conduites tout droit à la maison de tolérance. On se les partage, comme domestiques de fonctionnaires, ou dans le harem du secrétaire, la plus grande partie va dans les isbas des propriétaires colons. Les femmes condamnées ne sont pas soumises au travail forcé. L'administration a pensé qu'elles seraient là pour faire des enfants qui coloniseraient Sakhaline. Elles lavent donc les sols, chaînes aux pieds, cultivent des potagers, cousent ou ne font rien. Leurs conditions de vie sont précaires si elles n'ont pas d'argent car on ne peut demander la charité... Si elles tuent, elles touchent l'allocation de forçat, et ont de la nourriture.

²⁵ **Enfants** : autant qu'en Russie. Ils aiment leurs parents bien qu'ils sachent qu'ils sont des assassins. Ils les empêchent de chuter plus avant, de se sentir vides, les rendent heureux, fiers. Ils parlent de fuyards, de verges, de bourreaux, de fers, de boulets tout naturellement, jouent aux soldats et aux voleurs. Un enfant questionné par Tchekhov sur le nom de son père, répond qu'il ne le connaît pas. *« L'autre, c'est pas mon père, c'est le copain de ma mère, ma mère elle a tué mon père qui m'avait pas reconnu »*... Les enfants de 0 à 15 ans touchent 1 rouble et demi par mois, les orphelins, 3.

ne conte pas le même monde que celui de Soljenitsyne²⁶, Chalamov et Evgenia Guinsbourg qui sont des zek²⁷ et vivent l'expérience de l'intérieur, si l'on peut s'exprimer ainsi. À l'inverse, en effet, Tchekhov pose un regard extérieur sur la condition des forçats et souligne qu'il ne manque jamais de rien sur l'île, qu'il s'agisse de nourriture, de toit, de porteurs... De plus, alors que Dostoïevski, bien que noble, est enfermé avec le peuple ce qui crée une distance entre lui et eux, Tchekhov est toujours appelé par les condamnés « *Votre haute noblesse* » ou « *Votre Grâce* », on le vouvoie constamment, on se découvre devant lui alors que lui tutoie chaque homme et femme rencontrés pour son enquête... Aucun forçat ne se permet de l'insulter comme le firent les bateliers pendant le voyage :

« Je suis en manteau court, hautes bottes, un bonnet sur la tête ; dans les ténèbres, on ne peut pas voir que je suis « Votre Noblesse » si bien que l'un des rameurs me crie de sa voix enrouée :

– Et toi, l'escrofule, qu'est-ce tu fous, t'as la gueule dévissée ? Dételle voir l'bricolier ! »²⁸

Il croyait être en-deçà de l'insupportable... Et pourtant !

Le châtiment des verges, apogée de l'indicible, vient dépasser tout ce qu'il avait imaginé en terme d'abjection *sui generis*. Le récit de l'exécution est en soi-même un châtiment.

Tchekhov connaît parfaitement l'hétérogénéité polymorphe du substantif « châtiment », il sait qu'il est d'abord géographique dû à l'éloignement, physique à cause de la *Vladimirka* foulée pieds enchaînés, qu'il peut être violent verbalement, épouvantable dans les conditions de vie – un bout de pain en moins ne rend-il pas fou un condamné ? – mais n'a jamais encore assisté à l'horreur faite humaine, ni imaginé à quel point le châtiment abaisse celui qui le reçoit, et, sans doute plus encore, ceux qui le préparent et ceux qui l'infligent...

Il y assiste le 11 septembre et fait part de cette expérience à Souvorine.

S'en suivent des crises d'arythmie cardiaque, des hallucinations qui peuplent ses insomnies. Il rêve du bourreau... Il a été obligé de sortir au 42^{ème} coup ne supportant plus l'acharnement du tortionnaire et la connivence des médecins calculant combien de coups peut supporter un homme condamné – en l'occurrence ce jour-là 100. Des gouttes de remontant cardiaque sont prêtes que l'on fait boire au condamné après l'avoir détaché et dans un état tel qu'il mord le verre au point de le briser... Et découvre dès lors que l'on partage en plusieurs fois la peine décidée pour être sûr que le condamné survive et puisse subir entièrement sa peine.

... « *Moi j'aime voir ça ! [les châtiments corporels]* » dit l'infirmier militaire d'un ton joyeux, ravi d'avoir pu se repaître de ce répugnant spectacle.

Les peines corporelles endurcissent et rendent féroces non seulement les détenus, mais ceux qui infligent les châtiments ou assistent à la séance. Même les hommes cultivés n'échappent pas à la règle. En tout cas, je n'ai pas remarqué que les fonctionnaires possédant des titres universitaires adoptent vis-à-vis du supplice une attitude différente de celles des infirmiers militaires, des élèves des écoles de guerre ou de ceux des séminaires.

Il est à noter que Tchekhov termine le feuilleton diffusé par « *La Pensée Russe* » par ce chapitre et celui des hôpitaux... dont il reprendra les caractéristiques hallucinatoires dans « *La Salle n° 6* ».

Choix délibéré ? Certainement puisqu'il a assisté à l'infamie un mois avant de quitter Sakhaline.

²⁶ A. Soljenitsyne : « *L'Archipel du Goulag* » ; Chalamov « *Récits de la Kolyma* », « *Cahiers de la Kolyma* », E. Guinsbourg « *Le ciel de la Kolyma* », « *Le Vertige* ».

²⁷ z/k ou zek : prisonnier du Goulag, vient du terme russe « zaklioutchenyj ».

²⁸ Anton Pavlovitch Tchekhov, « *Correspondant de guerre* », p. 20.

Choix judicieux *in fine* selon le précepte tchékhovien du « *pan sur la gueule* » pour frapper les esprits des lecteurs restés en Russie et à qui le pouvoir cache la réalité du bagne ? ... C'est en effet un forçat qui tient lieu de bourreau, – par une sorte de plaisanterie morbide, il se nomme « Tolstyx » qui sous-entend l'idée de force hors du commun et a été sans doute choisi par les autorités pour sa capacité à administrer des coups –, ce sont des médecins qui ont prêté l'équivalent du serment d'Hippocrate, dévoyés au point d'être complices de la barbarie, des infirmiers indifférents qui fument en regardant la fenêtre ou vont tout simplement déjeuner alors qu'on assassine, ou peu s'en faut, sous leurs yeux un homme qui est peut-être innocent et ne cesse de leur demander pardon.

« – *Votre Haute Noblesse ! entend-on à travers les sanglots et les hurlements, – Votre Haute Noblesse ! Pitié, Votre Haute Noblesse !... Je suis un pauvre homme, un homme désespéré... Pourquoi on me punit ?* »

Choix stylistique ? Le paysage d'apocalypse de la première page de *Sakhaline*, noir de la nuit et rouge des incendies, et le dernier chapitre à paraître en feuilleton sur le châtiment des verges, rouge de sang et noir de la salle des surveillants, se font alors écho et viennent ainsi s'accorder dans leur dénonciation de l'enfer créé par les hommes.

« *Les géôliers aux nez rouges ne sont pas les seuls coupables mais nous tous* », harangue tchékhovienne par excellence du 9 mars 1890 avant son départ et que l'on prenait peut-être encore pour une idée fixe, voire une billevesée, prend alors tout son sens !

Alors que nous sommes restés rivés à l'histoire, aux informations, *Sakhaline* est mis à nu devant nos yeux.

La manière dont progresse notre pensée et notre jugement suit alors l'intuition de l'écrivain-médecin, « *Sakhaline est la plus haute marche d'abaissement de l'homme, celle au-delà de laquelle il est impossible d'aller* », c'est le retour à l'esclavage du temps de Rome, ou celui de la Russie avant l'abolition du servage.

Tchékhov ne pouvait imaginer le Goulag soviétique ni les camps de concentration nazis²⁹.

Sakhaline suscite alors notre « terreur » et notre « pitié », ce dont Aristote se réclame dans sa *Poétique* pour définir la tragédie. Schéma littéraire que suit *Sakhaline*.

Sakhaline est ainsi en toute vérité une itinérance littéraire écrite par un conteur transmué au point qu'il ne tousse plus³⁰...

Quel est l'impact littéraire de ce voyage fou ?

²⁹ Le Goulag fut une source gratuite de travailleurs qui creusèrent le Belomorkanal à la pelle et à la pioche. Même s'il ne fut pas assez profond pour laisser passer de gros bateaux. La mortalité due au manque de nourriture fut effrayante si bien que le pouvoir augmenta les rations pour les travailleurs les plus exposés. Soljenitsyne expose dans « *L'Archipel* » qu'on ne pouvait résister à plus d'un seul hiver. 12 millions de forçats étaient retenus, hommes et femmes séparés, les enfants étant eux-mêmes dans des orphelinats car fils ou filles d'ennemis du peuple. Lui et Varlam Chalamov furent sauvés car ils furent « mutés », le premier dans un laboratoire, le deuxième en tant que médecin du camp de la Kolyma. Quant aux camps d'extermination nazie, ils étaient tout à la fois camps de travail et « Solution finale » contre les populations juives, tsiganes et homosexuelles, communistes, politiques, processus qui avait été mis en place à la Conférence de Wannsee en 1942. On déportait pour tuer...

³⁰ « *Lettres de voyage* », p.82.

D'aucuns prétendent qu'il ne marqua en rien la poétique de Tchekhov. Et pourtant !

En 1894, il écrivit avec humour à Souvorine « *qu'il espère pour son travail académique le Prix du Métropolitain Macaire* ». Et plus sérieusement, lui avoue, « *qu'il est fier d'avoir dans sa garde-robe littéraire, la défroque d'un forçat* ».

Le voyage dure neuf mois, le temps de gestation d'un être humain, et à ce titre, peut être considéré comme un *Bildungsroman*, ou roman de formation, genre majeur dans la littérature allemande qui met en avant la construction de la personnalité. Il permet à Tchekhov de se libérer d'une quelconque influence littéraire, fût-ce celle de Tolstoï, et de développer une éthique et une esthétique hors des chemins balisés par ses contemporains.

« *Avant mon départ, la Sonate à Kreutzer a été un événement pour moi, je la trouve maintenant ridicule et dénuée de sens. Soit j'ai mûri pendant le voyage, soit je suis devenu fou. Allez donc savoir...* »

Les recensions sont unanimes pour souligner le caractère innovant de l'exercice et tout autant ses qualités artistiques ³¹. Sofia Tolstaja écrit dans son journal que la famille Tolstoï lisait *Sakhaline* à la veillée et on se doute qu'elle ne l'aurait pas fait si le livre n'avait été qu'un compte-rendu scientifique...

Une analyse récente, preuve de l'intérêt que Tchekhov suscite encore et toujours de nos jours, soulève une problématique particulièrement intéressante, concernant la place de cet *opus* dans la poétique.

Selon Tengo, un des héros de « *IQ84* » de Haruki Murakami, « Tchekhov ne revint jamais de Sakhaline parce qu'il avait été infecté par cette zone malade. Il l'avait faite sienne »³².

Cette « infection », qui signifie « anéantissement » dans son esprit, serait-elle venue tout droit de Sakhaline ou se dessine-t-elle déjà dès les textes de 1886 et *Ivanov* en 1887 où les propriétés rurales, au même titre que Sakhaline, sont des « îles », elles aussi, cernées, entourées, asphyxiées par un *no man's land* végétal, quant à lui, mais tout autant sociétal car nulle personne d'un autre monde n'y aborde de peur de « contamination » ? Où l'enfermement topographique, psychologique et philosophique tient lieu de *modus vivendi* ? Où le mensonge règne en maître au sein de toute existence ?

Toute vie s'y défait. La mort spirituelle y est imminente. Le futur est synonyme de malheur, de misère, voire de déchéance. Il faut alors aux personnages une force hors du commun pour traverser la frontière qui les sépare du monde de la vérité pour atteindre la liberté.

Ce qui pourrait alors passer pour choix accidentel et aléatoire de procédés littéraires d'un auteur qui innove dans « l'avant-Sakhaline », devient, force est de le constater dans « l'après-Sakhaline », motif délibérément répétitif, récurrent et entêtant d'écriture.

Les domaines sont-ils alors « infectés », « zones malades », où tous, maîtres et domestiques sombrent sous les coups d'un ennemi qui s'avance sans masque ? Tel un jardin de cerises – *opus* testament de Tchekhov – promis à la mort par l'insuffisance de ses maîtres et sous les coups de hache d'un ancien serf devenu *koulak* ?

³¹ Les recensions sont compilées dans A.P. Čexov, *Sočinenja*, Toma XIV-XV, izd. « Nayka », Moskva, 1978, p. 773-886.

³² Haruki Murakami, *IQ84*, Livre 1 Avril-Juin, Éditions 10/18, p. 461.

La question est alors la suivante :

Sakhaline serait-il l'alpha et l'oméga du manquement à la dignité humaine, ce que l'écrivain-médecin pressent et dénonce par le verbe dès ses premiers récits ? Et, *in fine*, anamnèse littéraire contre l'amnésie généralisée en Russie tsariste et ainsi suivre son « *Saint des Saints* »³³ ... pour « trouver ce qu'il recherchait » dit encore Tengo.

L'écrivain japonais ne dit pas de quoi il est question, mais nous laisse le soin de l'imaginer... à la manière tchékhovienne...

Françoise Darnal-Lesné, docteur en études slaves, Paris, février 2019.

³³ A.P.Tchekhov : « *Mon Saint des Saints, c'est le corps humain, la santé, l'intelligence, le talent, l'inspiration, l'amour et une liberté absolue, une liberté hors de toute contrainte et du mensonge, voilà le programme auquel je me serais tenu si j'avais été un grand artiste* », lettre à Ple  eev, 4 octobre 1888, *pis'ma* III, 491.